

Que nous reste-t-il de l'héritage de la culture grecque ? Juillet 2010

Sylvie Queval

Les théorèmes de Pythagore ou de Thalès n'ont pas plus vieilli que le principe d'Archimède. Tout le monde a entendu parler du complexe d'Oedipe et qui n'a pas admiré la Vénus de Milo ou le Discobole ? Notre vocabulaire le plus banal est émaillé de mots grecs de la géographie au métabolisme, sans parler de la fusée Ariane ou de la navette Atlantis ... Il serait facile d'allonger la liste de ces exemples qui justifient de dire, à la suite de J. de Romilly que « nous respirons l'air de la Grèce sans le savoir à chaque instant¹ ». Oui, de la Grèce antique à nous, court un fil continu qui nous fait héritiers d'un patrimoine qui est à la fois legs, modèle et source d'influences. J'y reviendrai.

C'est à faire le point sur l'état de notre héritage que sera consacré cet exposé. A une époque où les humanités et l'étude de la langue grecque sont incontestablement en perte de vitesse, que nous reste-t-il de l'héritage de la culture grecque ?

*

Avant d'entreprendre d'élaborer une réponse à cette question, il semble prudent d'en examiner les implicites, et de s'arrêter tout d'abord à cette idée qu'on pourrait parler au singulier de « la » culture grecque. Que désigne-t-on au juste par là ? Les Athéniens ne vivaient pas comme les Lacédémoniens, les Grecs d'Ionie étaient fort éloignés de ceux de Sicile, l'époque homérique ne cultive pas les mêmes valeurs que l'époque d'Alexandre ... alors de quelle culture parle-t-on ?

1) La culture grecque : de quoi parle-t-on ?

Malgré toutes ces différences, les Grecs eurent eux-mêmes un fort sentiment d'unité qu'ils exprimaient dans l'opposition de l'Hellène et du Barbare. Hérodote en donne une expression forte quand il rapporte le discours des Athéniens, vers la fin des guerres médiques, aux Lacédémoniens alors que ces derniers craignent un revirement des Athéniens en faveur des

¹ *Pourquoi la Grèce ?*, Edition de Fallois, 1992, p. 14

Mèdes² : «*La crainte qu'ont les Lacédémoniens que nous ne traitions avec le Barbare est dans la nature. Mais elle aurait bien dû vous paraître honteuse ... et quand même nous le voudrions, nous en serions détournés par plusieurs grandes raisons ... le corps hellénique (to hellénikon) étant d'un même sang, parlant la même langue, ayant les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sacrifices, les mêmes usages, les mêmes mœurs, ne serait-ce pas une chose honteuse aux Athéniens de le trahir?*».

La race, la langue, la religion et les coutumes, voilà ce qui, de leur propre aveu, « fait le corps hellénique », lie les Hellènes les uns aux autres et les distingue des Barbares³. L'héritage culturel dont nous parlerons est donc celui de ceux qui, au-delà de toutes leurs différences, se reconnaissent semblables en tant que non barbares.

A la suite de M.I. Finley⁴, on peut encore le cerner chronologiquement en l'enserrant dans la période de quatre cent ans qui séparent Homère d'Aristote. C'est en effet à la mort d'Alexandre que commence le déclin de l'Hellade, l'empire macédonien se disloque alors d'un coup et la Grèce se voit réduite à l'état de province romaine. « L'espace hellénique a été incorporé par Rome à l'ensemble méditerranéen, écrit F. Braudel⁵, cependant qu'une émigration grecque gagne Rome, hellénise la capitale du monde. Le vaincu prend sa revanche ».

2) La culture grecque, proche et lointaine

C'est donc en latin que commence la transmission de l'héritage grec et cela indique déjà que *héritage* ne signifie pas transmission à l'identique. Quelque chose de l'hellénisme est venu jusqu'à nous mais défions-nous de toute illusion rétrospective, ce que nous avons reçu des Grecs a été filtré, adapté, transformé voire déformé. Dans un ouvrage récent⁶, Monique Canto-Sperber demandait : « n'est-ce pas par l'effet d'une illusion que nous voulons être encore enfants de la Grèce, même si nous n'avons plus rien de commun avec les Grecs ? » et elle allait jusqu'à parler de « la familiarité induite » que nous prétendons entretenir avec la Grèce ancienne. Il est bien certain que rien, dans nos modes de vie n'est susceptible de ressembler à ce qu'un Athénien ou un Lacédémonien du 5^e s. av. J.C pouvait connaître : l'esclavage est la toile de fond de la vie des cités grecques, la subsistance est

² *Histoire VIII*, 144

³ Au début de son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, Thucydide explique que c'est après la guerre de Troie que l'ensemble des peuples de l'Hellade ont pris l'habitude de se désigner comme Hellènes par opposition aux barbares (I, 3).

⁴ *L'Héritage de la Grèce*, Tallandier, 2009, p. 30

⁵ *Les Mémoires de la Méditerranée*, 1998.

⁶ *Ethiques grecques*, PUF, 2001, pages 38-39

essentiellement assurée par l'activité agricole et l'avancement technologique demeure rudimentaire⁷, la notion de production industrielle n'a guère de sens, les femmes occupent une place très marginale dans la vie des cités ... et l'on pourrait prolonger l'énumération de ce qui **ne fait pas** de nous les « enfants de la Grèce ».

Et pourtant ! C'est bien dans l'hellénisme que se forment quelques uns des traits dominants de notre civilisation même si cet héritage s'est tant entretissé avec d'autres qu'il n'est plus toujours reconnaissable. J. Brunschwig et G.E.R.Lloyd donnent en introduction de leur magistral *Dictionnaire critique du Savoir Grec*⁸, une analogie très parlante, celle de l'alphabet grec. « *La parenté paradoxale des alphabets (latin et grec) est une métaphore brève mais éclairante de la relation complexe qui lie notre présent à un passé qui est aussi le nôtre et qui ne cesse de l'habiter, visiblement ou invisiblement* » écrivent-ils et ils ajoutent : « *ce que l'on vient de dire de l'alphabet grec, on pourrait le redire, et avec plus de raison encore, de tout ce qui a été écrit avec ces lettres ... l'impression de familiarité et le sentiment de la distance nouent leur jeu complexe ; nous sommes sur notre sol en un pays lointain* ».

*

J'ai annoncé, d'entrée, que l'héritage grec prenait au moins trois formes : celle du legs, celle du modèle et celle de la source d'inspiration.

On pourrait être tenté de lister, domaine après domaine, ce que les Grecs nous ont légué et qui a contribué à forger notre culture occidentale. On énumérerait alors, de la philosophie à la médecine, de l'astronomie à l'architecture, de la géométrie au théâtre et de bien des disciplines à bien d'autres, les œuvres d'art, les connaissances scientifiques, les formulations philosophiques ... que nous devons aux Grecs. Cela serait fastidieux et sans doute fatalement lacunaire. Nous ne dresserons donc pas un inventaire.

Nous pourrions aussi envisager d'énumérer les œuvres produites par notre culture européenne sur le modèle ou à l'imitation d'une œuvre grecque. Défileraient alors des monuments, des romans et pièces de théâtre, des films ... Pour la même raison que précédemment, nous ne procéderons pas à cet autre inventaire.

Ce n'est donc ni en tant que legs ni en tant que modèle que nous considérerons l'héritage grec. Nous nous arrêterons plutôt sur deux dimensions transversales de la culture grecque qui ont largement inspiré notre culture et en ont été des dimensions caractéristiques.

⁷ On peut s'étonner que les Grecs n'aient jamais eu l'idée du moulin à vent et que le moulin à eau inventé au 1^{er} s. av.JC n'ait eu qu'une faible application (Finley, op. cit. p. 50). Voir aussi Braudel p. 298-299.

⁸ Flammarion, 1996

Aux Hellènes, nous devons une certaine idée de l'humanisme, c'est que nous regarderons en premier lieu. Nous verrons ensuite que cet humanisme se fonde sur « une culture de la conscience de soi » et ce sera l'objet de notre deuxième point.

D'autres transversalités seraient sans doute à parcourir mais il nous faut nous limiter. Il nous restera à nous demander, pour conclure, si ces traits culturels sont encore bien vivants et animent encore notre culture.

-I- L'humanisme grec

Il peut paraître étonnant, pour un esprit moderne, d'employer le mot « humanisme » pour caractériser une culture qui n'aurait rien été sans l'esclavage et qui n'avait aucune aspiration à l'égalitarisme. Il faut donc d'emblée détacher l'humanisme de tout humanitarisme et préciser que « humanisme » désigne ici, selon le sens strict du mot, une vision du monde centrée sur l'humain, une valorisation de tout ce qui est humain aux dépens de l'infrahumain et surtout du surhumain.

Un constant souci de l'humain est ainsi particulièrement sensible dans la statuaire grecque quelle que soit l'époque. Qu'elle soit archaïque ou classique c'est toujours le corps humain qu'elle représente et valorise. Qu'il s'agisse de figurer des dieux ou des héros, c'est toujours sous forme humaine qu'ils sont représentés. Pour un Grec, les dieux ne peuvent avoir que forme humaine. Le contraste est d'ailleurs saisissant tant avec les dieux zoomorphes de l'Égypte qu'avec le Dieu d'Israël qui, lui, ne se laisse pas représenter.

Ce que les sculpteurs donnent à voir, les tragiques le mettent en scène car c'est la condition humaine qu'ils explorent. La tragédie classique emprunte à la mythologie ses sujets et met en scène des personnages à la fois hors du commun par l'horreur des malheurs qui les accablent mais paradigmatiques de ce qu'il advient à tout homme. Le chœur de l'*Antigone* de Sophocle exprime la préoccupation de toutes les grandes œuvres de l'âge classique, quand il chante la gloire de l'homme :

« Beaucoup de choses sont admirables, mais rien n'est plus admirable que l'homme. Il est porté par le Notos orageux à travers la sombre mer, au milieu de flots qui grondent autour de lui ; il dompte, d'année en année, sous les socs tranchants, la plus puissante des Déesses, Gaïas, immortelle et infatigable, et il la retourne à l'aide du cheval. L'homme, plein d'adresse, enveloppe, dans ses filets faits de cordes, la race des légers oiseaux et les bêtes sauvages et la génération marine de la mer ; et il asservit par ses ruses la bête farouche des

montagnes ; et il met sous le joug le cheval chevelu et l'infatigable taureau montagnard, et il les contraint de courber le cou. Il s'est donné la parole et la pensée rapide et les lois des cités, et il a mis ses demeures à l'abri des gelées et des pluies fâcheuses. Ingénieur en tout, il ne manque jamais de prévoyance en ce qui concerne l'avenir. Il n'y a que l'Hadès auquel il ne puisse échapper, mais il a trouvé des remèdes aux maladies dangereuses. »

Ce goût et ce sens de l'humain est partout présent dans la culture grecque mais c'est certainement Protagoras, le grand Sophiste du Ve s., qui l'exprime le plus explicitement : « l'homme est la mesure de toute chose ». Il ne faudrait pas croire qu'il y a là un de ces énoncés discutés dont les Sophistes ont le secret. A la même époque, Socrate déclare – par le truchement de Platon – ne revendiquer qu'une sagesse humaine et seulement humaine⁹ au double sens d'une sagesse qui porte sur l'existence humaine - et non sur la nature - mais aussi d'une sagesse à portée d'homme et non divine.

C'est le même sens de l'humain dont témoigne encore le travail de Thucydide quand ce dernier entend rendre compte des faits qu'il relate, dans un « récit dépourvu de romanesque¹⁰ » et sans supposer d'intervention divine mais en ne prenant en compte que les actions des hommes. D. Roussel, traducteur de *La Guerre du Péloponnèse* peut écrire de lui qu'il « *sécularise l'histoire en éliminant entièrement les dieux ... ce ne sont pas les dieux qui s'acharnent sur les individus et sur les Etats coupables de nourrir des desseins trop ambitieux ; ce sont les hommes eux-mêmes qui, par leurs erreurs, compromettent et ruinent leurs propres entreprises.*¹¹ ».

On ne peut quitter ce trop rapide survol des preuves du goût passionné des Grecs pour l'humain sans, au moins, mentionner l'orgueil qu'ils manifestaient de n'être pas soumis à un pouvoir théocratique. C'est aux Grecs qu'on doit, en premier d'avoir inventé une vie politique (et le mot est inventé en même temps que la chose) indépendante de tout pouvoir religieux, d'avoir sécularisé la vie publique. Il y avait certes quantité de rituels religieux précédant ou clôturant les démarches politiques mais ils étaient sans incidence sur la prise de décision. On retardait éventuellement une bataille à cause d'un oracle néfaste, on prêtait serment devant les juges au tribunal mais ces comportements restaient marginaux. Pas plus qu'à un pouvoir religieux, les Grecs n'acceptaient la soumission au pouvoir absolu d'un seul, pharaon, satrape ou empereur. Il y eut certes des épisodes tyranniques dans toutes les cités de la Grèce mais ils furent brefs et la formule du chœur des *Perses* de Eschyle finit toujours par se vérifier : « Nul mortel ne les a <les Hellènes> pour esclaves ni pour sujets » (242).

⁹ *Apologie de Socrate* 20d (*anthropinê sophia*)

¹⁰ op ; cit. I, 22

¹¹ Edition Folio classique, 2000, *introduction* p. X et XIV.

*

On peut se demander pourquoi l'humain est ainsi valorisé dans le monde grec. De quel caractère est donc doté l'homme pour justifier qu'on lui accorde un tel prix ? Répondre à cette question, c'est dégager un second trait spécifique de la culture grecque dont notre culture est héritière, il tient en un mot « réflexivité ». Nous nous y arrêterons maintenant.

- **II - La culture de la réflexivité**

Le « Connais-toi toi-même » inscrit au fronton du temple de Delphes exprime exactement ce second trait caractéristique que nous abordons, pour peu qu'on veuille bien ne pas le réduire à un conseil psychologique. L'invitation n'est pas invitation à l'introspection narcissique, il ne s'agit pas d'analyser ses traits de caractère singuliers mais plutôt de savoir ce que cela signifie que d'être homme, c'est un appel à la lucidité et à la conscience de ce dont nous sommes capables. Socrate ne dit pas autre chose quand il déclare à Philèbe « une vie sans examen ne mérite pas d'être vécue » et c'est cet esprit d'examen qui se manifeste dans tous les aspects de la culture grecque et que nous avons longtemps cultivé.

Sans faire encore une recension qui ne saurait être exhaustive, observons quelques uns des aspects de ce qu'on pourrait appeler « la passion du meta ».

1) L'esprit scientifique et le logon didonai

La science grecque nous a livré quelques acquis dont nous faisons encore usage tout particulièrement en arithmétique et en géométrie. Cela est bien connu. Toutefois, plus que le contenu de savoir lui-même, ce qui distingue les mathématiques grecques des mathématiques égyptiennes ou babyloniennes, c'est le recours à la démonstration et, avec Euclide (300 av. JC), à la systématisation des connaissances selon un ordre déductif et axiomatique. Savoir est important pour un Grec mais plus encore **rendre compte** de son savoir. La locution « logon didonai » (rendre raison ou rendre compte) pourrait bien être le principe de toute la science grecque. Il ne suffit pas de dire vrai, il faut fonder ce qu'on dit et l'inscrire dans ce que bien plus tard Descartes appellera « une longue chaîne de raisons ».

L'application des mathématiques aux disciplines que sont l'acoustique, l'optique, la géographie, la statique et l'astronomie fournit des résultats qui eurent une influence certaine sur le Moyen-âge, la Renaissance puis les temps modernes par le biais du latin ou de l'arabe.

La leçon principale en demeure l'idée d'une analyse mathématique des phénomènes physiques et c'est en ce sens qu'un Galilée se voulait le successeur d'Archimède.

C'est ce postulat que le monde est rationnel et accessible à la raison humaine qui fait tout l'originalité de la science grecque : un logos est à l'œuvre dans le monde qui n'est donc pas voué au hasard et à l'aléatoire ; ce logos est aussi à l'œuvre dans le langage¹² et c'est pourquoi nous pouvons dire le monde. La polysémie du mot « logos » qui désigne à la fois la raison des choses et la raison humaine, exprime exactement ce trait de la culture grecque qui eut des effets si considérables dans notre culture. C'est cette parenté du logos des choses et de notre logos qui nous permet de rendre compte de ce qui se produit dans le monde.

2) l'invention de l'herméneutique : théâtre, mythologie et philosophie

Cette intention de rendre compte se prolonge tout naturellement en art du commentaire. La culture grecque a mis au point d'innombrables façons de revenir sur les faits et les discours pour les examiner au second degré. On peut en donner ici quelques exemples.

Au théâtre, alors que les personnages vivent sur la scène les tensions dramatiques de leur existence, le chœur, en retrait, commente et même glose ce qui se déroule sous ses yeux. Il rappelle le passé des personnages et donne ainsi aux événements présents la signification d'un destin qui s'accomplit inexorablement. Souvent aussi, le chœur médite ce qu'il observe en formules généralisantes, il fait ainsi du drame présent l'illustration d'un drame humain général et, de cette façon, écrit J. de Romilly, « l'urgence du drame individuel s'estompe dans une pitié plus large¹³ ». La fonction du chœur est d'amplifier l'action pour en mieux faire saisir le sens. La *voix off* de nos films remplit souvent cette même fonction.

Dégager le sens, c'est aussi ce que très tôt les Grecs voulurent faire à propos de leurs mythes. La discipline qu'on nomme en français « herméneutique » porte très logiquement un nom grec parce que les Grecs l'inventèrent. Hermès est le dieu chargé de porter les messages des dieux, l'herméneutique est la discipline qui cherche le message dont un texte est porteur. C'est parce qu'on estimait les œuvres de Homère et Hésiode, immorales et impudiques, qu'on chercha à dégager des mythes un sens moral dissimulé. Les Grecs ne se

¹² le grec à vrai dire selon les Anciens

¹³ Op. cit. p. 232

sont jamais satisfaits du sens premier des récits mythiques, ils voulurent toujours découvrir un sens caché sous le sens apparent¹⁴.

C'est évidemment et en tout premier lieu au débat philosophique qu'il a appartenu de ne pas se satisfaire des apparences, du sens premier, de l'immédiateté de la perception. C'est bien avec les philosophes que la spéculation prit tout son sens mais c'est ici une racine latine qui est parlante : spéculer c'est d'abord regarder dans un miroir (*speculum*) pour accéder au second degré. Dès qu'elle est apparue, au VI^e siècle sur la côte ionienne, la philosophie a voulu rendre compte des phénomènes et a promu la parole échangée ; elle a été dialogue dès son commencement et, chez un Aristote (au IV^e s.) cela prend la forme d'une recension systématique de ce qu'on a dit d'un sujet avant d'examiner ce sujet. Il me semble important de faire entendre dans ce mot « dialogue » l'étymologie : le dialogue est *logos* bien sûr, discours raisonné et le préfixe *dia* indique que ce discours, il s'agit de le traverser, de le parcourir de part en part sans n'en rien négliger.

Au fil de ce brassage d'arguments et d'idées, les concepts se sont forgés et les questions se sont élaborées en prenant une forme de plus en plus abstraite. Et c'est sans doute, en ce point, que se comprend le mieux la pérennité de notre héritage grec. Je voudrais en prendre deux exemples tout à fait significatifs : la question de l'éducation (*paideia*) et celle du gouvernement (*politeia*).

Comment devient-on vertueux ? Comment faut-il éduquer un enfant pour qu'il accomplisse en lui toutes les potentialités dont il est porteur ? Cette question a passionné le Ve siècle et suscité quelques uns des plus beaux textes de la littérature antique¹⁵, elle court tout au long de la culture antique. Il est remarquable de noter qu'elle y a trouvé son expression la plus abstraite, dès lors la plus universelle et donc actualisable. Les qualités d'un homme sont-elles affaire de nature ou d'éducation ? Quelle part doit revenir à l'éducation physique et à la formation de l'esprit ? Quelles disciplines faut-il enseigner ? Comment des enfants peuvent-ils déchoir par rapport à la valeur de leurs pères ? ... De la culture grecque, nous avons conservé cette manière de nous interroger et il est souvent frappant de voir resurgir sous les discours qui se veulent modernes, de bien anciennes idées¹⁶.

Ainsi en va-t-il aussi de la question politique. C'est à la Grèce que nous devons la typologie des gouvernements, encore actuelle ; ce sont les Grecs qui ont fixé le vocabulaire politique et les catégories par lesquelles nous pensons le politique : démocratie, aristocratie,

¹⁴ Jean Pépin analyse cette entreprise dans son *Mythe et allégorie*, Paris, 1958.

¹⁵ On pense aux *Nuées* d'Aristophane ou au *Ménon* de Platon.

¹⁶ On trouve par exemple régulièrement cité, le passage de la *République* où Platon fustige les pères qui démissionnent et n'exercent plus leur autorité sur leurs fils.

oligarchie, monarchie, tyrannie ... sont des mots et des concepts grecs. Hérodote¹⁷ ou Platon¹⁸ nous offrent un panorama des ordres politiques possibles et des argumentaires comparatifs qui n'ont guère vieilli parce qu'ils dégagent les formes élémentaires et donc universelles du politique. Là encore, il est amusant de constater que, moyennant un léger effort de traduction, il est possible de faire résonner ces textes avec notre actualité.

*

Il est temps de conclure ce trop rapide panorama en se demandant si les aspects de la culture grecque qui viennent d'être évoqués sont encore nourriciers pour notre culture. Ils l'ont été à coup sûr, le sont-ils encore ? Le seront-ils demain ?

L'humanisme et le rationalisme grecs sont sans doute à la fois d'une grande actualité et, il est à craindre, pourtant menacés.

Le rationalisme a fait ses preuves et il n'y a plus à défendre la nécessité de la prise de distance avec les pseudo-évidences. L'esprit critique est largement valorisé et l'École se donne pour mission de le promouvoir. Nos connaissances scientifiques dépassent de loin tout ce qu'un Ancien pouvait imaginer mais l'esprit scientifique que nous ont légué les Grecs demeure d'actualité.

Toutefois, on ne peut qu'être inquiet de la montée des irrationalismes. Mais faut-il dire « montée » ou « persistance » ? Dionysos coexistait déjà avec Apollon sur le sol grec et le grand livre de E.R.Dodds¹⁹ a montré à quel point le rationalisme hellène ne doit pas faire négliger la part d'irrationnel dans la culture grecque. Pour un Hécatée de Milet, qui dès de Vie siècle, juge les mythes « ridicules », entreprend de les interpréter et tourne en dérision les rituels religieux de purification par le sang, combien d'adeptes crédules des croyances populaires ? La proportion d'esprits éclairés n'était peut-être pas très éloignée en Grèce de ce qu'elle est aujourd'hui où bien des revues proposent une rubrique astrologique quotidienne.

Quant à l'humanisme il a été revivifié par la renaissance, les Lumières l'ont promu, notre modernité s'en inspire. C'est en son nom qu'on a combattu l'oppression sous bien des formes

¹⁷ III, 80-82

¹⁸ *République* VIII-IX

¹⁹ E.R.Dodds, *Les Grecs et l'irrationnel*, Paris, Mouton, 1965

et justifié le droit à l'insoumission. Ce ne sont pas leurs institutions que nous avons héritées des Grecs car ni nos arts ni nos organisations politiques ne se calquent sur les leurs. C'est l'esprit de ces institutions qui nous inspire et comme l'écrivait J. de Romilly : « La Grèce se heurtant à Darius puis à Xerxes a défini notre idéal européen »²⁰. C'est en termes d'idéal et de valeurs qu'il faut ici penser l'héritage de la culture grecque. Et la valeur prioritaire, pour un hellène, c'est l'homme, l'humain. C'est cela qui mérite d'être étudié, représenté, défendu. Or, la seconde moitié du vingtième siècle a proclamé la mort de l'homme ; des pouvoirs religieux manifestent leurs prétentions hégémoniques un peu partout (l'évangélisme américain est aussi effrayant que l'islamisme) ; un courant qui se qualifie de *deep ecology* entend substituer le biocentrisme à l'anthropocentrisme Voilà quelques faits qui pourraient laisser penser que l'héritage humaniste est menacé.

Ce n'est pas le lieu de faire un plaidoyer pour la défense des études classiques ; je ne peux que déplorer qu'on n'étudie plus guère Ménandre à qui on doit la belle formule « je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger²¹ ». L'idée d'une condition humaine partagée par tous les hommes est une idée que nous avons héritée des Grecs²² et qu'il nous appartient encore et toujours de défendre.

²⁰ Op. cit. p. 101

²¹ *Héautontimoroumenos* I, 25

²² Cela ne signifie pas que cette idée est le propre des Grecs ; elle a pu s'épanouir dans d'autres cultures mais c'est des Grecs que nous la tenons, nous.